L'attaque du système public

Quand le calcul de l'utile effondre, la culture du subtil relève

Noëmie MICHELIN

Directrice du pôle hébergement au CCAS de Reims ;
Directrice du dispositif "Un chez soi d'abord Reims"

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.9745

Résumé : Le dispositif Un Chez Soi d'Abord Reims accompagne des personnes en situation de troubles psychiques et somatiques sévères avec ou sans addiction ayant connu un parcours d'errance vers et dans leur logement autonome. La visée du dispositif est le rétablissement des personnes c'est- à-dire du droit à la reconnaissance de leur existence dans la société et du soutien de ce qui est leur propre définition de leur bien-être. Au chez soi d'abord la vulnérabilité est une particularité qui n'enlève rien aux rêves et aux réalités, aux projets et aux responsabilités. Le chez soi d'Abord est un lieu d'adresse de la souffrance, des ruptures, des fractures, des discriminations vécues souvent depuis la toute petite enfance où les professionnels de l'équipe médico-sociale cultivent sollicitude et hospitalité pour créer avec les personnes des relations psycho-affectives et des liens sociaux leur permettant de prendre confiance en elle et progressivement d'entrer en interaction avec la société. L'atelier sera l'occasion de réfléchir à comment au cours de ce que Roland Gori nomme notre « époque sans esprit » la société et ses politiques publiques fabricantes de la norme et de la performance nous conduisent à « faire de l'inclusion » en nous faisant perdre le sens et le cap commun du « être inclusif » comme l'analyse Charles Gardou.

Mots-clés : discrimination, responsabilité, performance, individu, vulnérabilité

Je souhaitais déjà témoigner du fait que l'on sent immédiatement en chacun de vous, dans vos propos le sens, la conviction et l'engagement que vous mettez dans votre travail. Je suis réjouie et honorée qu'il m'ait été confié cette responsabilité de discutante, ce que j'ai pu préparer grâce à votre concours préalable.

Mon travail se situe au cœur des conséquences de tous les travers des politiques publiques que vous décrivez et dont les effets sont insuffisamment pris en compte car même les interstices pour les penser sont asséchés[1] par la quantophrénie[2].

Ma formation universitaire au sein de cette université me permet de percevoir ces effets et de penser ma pratique en équipe pour que ces équipes du « care » comme le nomme Michel Boudjemaï, ne se fissurent pas de l'intérieur.

Je suis responsable de deux établissements médico sociaux (Pôle hébergement du CCAS de REIMS et d'un dispositif d'appartements de coordination thérapeutique Un Chez Soi d'Abord Reims) qui, chacun, emploie une équipe de professionnels du champ de la relation d'aide éducateurs et professionnels de santé, accompagnant des personnes rencontrant des difficultés de tous ordres dans leur parcours de vie et, pour certains, des troubles de santé mentale sévère rendant difficile, voire impossible, leurs interactions avec la société.

Vos interventions, de mon point de vue, démontrent précisément les méthodes et effets de l'attaque « au karcher » du système public à l'endroit de chacun des acteurs que vous avez décrits : les publics (étudiants, demandeurs d'emploi et personnes en situation de handicap) et professionnels accompagnant les personnes au sein de ces secteurs qui font liant et contenant d'une société.

Nous voyons combien le glissement du vocable de la norme, de la productivité, de l'évaluation, de la rentabilité, de l'utilité de ce qui s'applique habituellement aux objets, au matériel, s'applique - à l'occasion du virage des politiques publiques porté par la pulsion de Nicolas Sarkozy[3] - à l'humain et aux champs professionnels qui s'occupent de le faire « tenir debout ».

Ce glissement a démantelé progressivement ce qui fait tenir individuellement et ensemble les humains d'une société : la santé, le social, la culture, l'éducation, l'enseignement, la justice. On redouble désormais de programmes et de dispositifs pour faire rentrer les personnes évaluables dans les cases évaluables, « recaser » coûte que coûte les incasables, et sortir des circuits en catimini ceux qui ne sont définitivement pas « casables ».

La culture libérale et marchande des politiques publiques du soin, du lien social, et de l'emploi, en plus d'être coûteuse et chaotique en création de logiciels, de nomenclature, de tests, de cabinet d'experts utilisant l'intelligence artificielle pour établir

[1] VIENNET Hélène, décembre 2025, « Témoins d'évènements sans témoin » Selon l'expression de Dauri Laub psychanalyste né en Roumanie dans l'actuelle Ukraine mort en 2018, qui s'est principalement consacré aux survivants de l'holocauste, à leurs descendants et aux victimes d'abus sexuels. Dans cet article Hélène Viennet témoigne de son travail d'animation d'un groupe de parole pour les soignants d'un service de pédiatrie générale d'un hôpital régional percuté par l'évolution des soins pédopsychiatriques en certains territoires.

[2] Merci à Slimane Aligui collègue et penseur de l'action publique pour l'introduction de ce terme dans nos échanges partagés à l'occasion de cet écrit. La quantophrénie relève d'une tendance excessive à appliquer des méthodes mathématiques pour analyser les phénomènes sociaux et humains, souvent perçue comme une pathologie intellectuelle. Initialement conceptualisée par Pitirim Sorokin en 1959. Le terme est généralement associé à une connotation négative car le comptage et la numération procèdent souvent d'une fausse rigueur qui n'a rien de scientifique.

[3] Démantèlement de la police de proximité, soit 10000 postes supprimés, réformes des hôpitaux et suppression de 7000 places en soins psychiatriques, programme RGPP.

leurs rapports eux-mêmes compilés par l'IA, détermine deux catégories d'humains : les utiles et les futiles.

Celui qui finalement a le plus besoin de la préoccupation, du soutien d'un autre et de la solidarité collective est le moins aidé. Celui qui a le plus besoin d'être protégé est le plus difficilement protégeable, comme nous l'observons notamment à travers les évènements graves médiatisés récemment et existants depuis longtemps dans les foyers de l'aide sociale à l'enfance.

On peut être soigné par une batterie de professionnels très compétents dans une chambre qui répond au maximum des normes sanitaires de l'HAS et n'exister pour personne.

L'illusion de maîtrise du vivant, où l'humain à formater peut fonctionner comme une machine sur laquelle on change une pièce, ou à laquelle on donne un médicament et peut repartir pour 10 ans. Contrôle du vivant allant maintenant jusqu'à se poser la question, après avoir recherché à faire durer et rendre rentable la machine humaine, de comment organiser sa fin de vie.

Nous sommes passés progressivement de manière décomplexée d'une logique « d'être inclusif », c'est-à-dire un grand tout sociétal où l'on pense le fait de ne pas produire d'inégalités et de discriminations, au paradigme « comptable » du faire de l'inclusion, c'est-à-dire où il est possible de sortir mécaniquement du système car on ne correspond à aucune case, où l'on peut repêcher ceux qui en sont sortis sur la base de la vérification de leur motivation pour les remettre « dedans », ou définitivement en dehors.

Ce capitalisme de l'humain et du système public est un échec social et financier sans appel : les enfants maltraités en foyer de l'enfance sont de véritables bombes à retardement. S'ils ne sont pas protégés, respectés, accompagnés par un centre médico psycho-pédagogique au plus jeune âge par l'Etat, leur promettant de mieux s'en occuper que leurs propres parents, ses enfants ne pourront transformer leur souffrance vers la pulsion de vie.

La logique marchande du social et de la santé alimente dangereusement le triptyque souffrance, violence, délinquance. Le coût psychique et financier de la délinquance pour notre société sera un gouffre bien plus important que les mirages d'économie réalisés sur la prévention des délitements individuels et collectifs auxquels la superposition de nouveaux dispositifs d'insertion n'apporte ni sens ni effets.

Le cas des heures de bénévolat obligatoires dans le cadre du RSA fut un exemple parfait du glissement de paradigme décrit par Charles Gardou[4] anthropologue spécialisé dans le champ du handicap.

Nous ne sommes pas très à l'aise avec cette idée que des personnes sirotent au p'tit bar du coin leur « RSA financé par les impôts de ceux qui bossent », et l'idée de leur proposer de retrouver une place et un sentiment d'utilité dans la société est une idée que je cautionne complètement. Dans les deux établissements que je dirige je mets la valeur travail comme valeur essentielle dans les accompagnements des personnes, au service du sentiment d'exister pour soi. Mais ces 15 heures par semaine à réaliser,

[4]Charles Gardou, « La société inclusive, parlons-en. Il n'y a pas de vie minuscule ». 2012 Edition Eres.

avec quelle association ? avec quel accompagnement ? la semaine ? le week-end ? qui est responsable de la personne si elle a un accident de bénévolat ? quel est le cadre légal de ce dispositif conditionné au versement du RSA ?

Au-delà des vides juridiques, rien n'est rendu possible pour que ces 15 heures soient réalisables par des personnes éloignées de l'emploi. Je connais beaucoup d'associations mais aucune d'entre elles, à part quelques associations nationales implantées au niveau local ouvertes 5 jours sur 7 au moins 15 heures par semaine qui pourraient intégrer une ou deux personnes dans leurs activités, n'est en capacité d'accueillir une personne sur cette durée hebdomadaire.

Nous n'entendons plus trop parler de cette disposition non atteignable qui frayait le chemin déjà bien entamé de la question de « à quoi servent les humains non utiles » qui je le crains, dans la tête de ceux qui cherchent de plus en plus la rentabilité de l'humain, devient légitime, et ou les personnes les plus en difficultés sont perçues comme un poids et non comme un autre qui a sa place dans la société comme un chef d'entreprise, un serrurier ou un libraire, un enseignant.

Le pouvoir d'agir doit être soutenu par les politiques publiques dans le pouvoir de s'exprimer, par la création de conditions permettant de reprendre pied et non pas en créant à toute vitesse et sans réflexion des superpositions de dispositifs démontrant que les « futiles ne veulent pas s'en sortir ».

L'alcoolique, avant de l'être, est une personne qui a longuement souffert, souffre encore et n'a trouvé aucun lieu d'adresse pour déposer sa souffrance et s'arrimer à sa création de lui-même. Son pouvoir d'exister et d'agir ne se décrète pas par un tableau de suivi du nouveau progiciel pour chômeur. Fût-il dynamique et bien croisé.

Mon deuxième exemple est celui de l'exercice de l'évaluation externe selon 170 critères établis par l'HAS pour laquelle je dois rédiger des fiches procédures en vue de l'utilisation de la procédure, des fiches qualité, des fiches ou je peux complètement écrire (ou faire écrire par l'intelligence artificielle) des choses qui n'existeront jamais dans le dispositif pour pouvoir avoir un soleil vert affiché sur internet car oui, j'ai découvert qu'il y avait un classement par couleur des résultats de l'évaluation externe, un « qualiscore ».

Les fiches qui ne disent rien des heures de doute dans les équipes d'accompagnement, des larmes retenues lorsqu'à l'occasion des obsèques d'une personne défenestrée sont rencontrés ses deux jeunes fils dont elle n'a jamais parlé auparavant, des insupportables qu'il faut continuer de supporter, des rires partagés en équipe malgré une nuit « pourrie » quand sur l'astreinte téléphonique une personne a décidé de laisser des messages dont je vous passe les contenus en tout genre, de l'énergie déployée et des trésors d'inventivité et de la solidarité au sein de l'équipe face aux difficultés qu'elle rencontre chaque jour. Des fiches qui ne disent rien du médecin que je ne trouve pas à 19h pour venir constater un décès dans un logement parce que le médecin traitant est fermé à 18h et que je suis à côté du cadavre avec les policiers qui ne savent pas quoi faire non plus et qui doivent partir car ils sont appelés en urgence ailleurs.

Tous ces moments du sensible, d'humanité, du « souci de », du vivant, du système public qui ne sont ni comptables, ni comptés et qui font le désintérêt des rédacteurs des politiques publiques.

Ce sont ces moments qui donnent sens au travail, à la réflexion des professionnels de la relation d'aide, comme à l'hôpital de Saint Nazaire où un philosophe dirige pour la première fois un comité d'éthique, un espace où les soignants peuvent exprimer leurs doutes et remettre en cause leur pratique. Entre science et conscience, la médecine s'y réinvente : « oui il y a 30 personnes (professionnels de santé) qui vont se réunir pendant une heure, une heure et demie, deux heures sur une situation, en terme de rentabilité, on n'est pas bon du tout par rapport à un programme de bloc », « on va de plus en plus vers de la technique en médecine, on soigne un cœur, on soigne une artère, mais finalement on oublie de plus en plus que derrière tout ça il y a un humain et de mettre un peu de philosophie là- dedans et le comité d'éthique aide à replacer l'humain au centre de ça et c'est important pour moi[5] ».

Loin des tableaux de suivi…dynamiques, ce sont dans ces moments où un professionnel observe et soutient du regard un humain souffrant reprendre vie devant sa création en argile et repartir de l'atelier avec un fragment d'espoir d'être quelqu'un, que se situent le soin et le prendre soin.

Là où une poignée de représentant de la HAS ont décidé qu'évaluer le soin se situait en demandant dans quel tiroir de quelle armoire, de quelle pièce de quel étage de quel bâtiment est rangée l'argile sans même avoir conscience que puisse exister des fragments d'espoir et …que l'argile n'est pas périssable.

C'est dans le subtil[6] que se situe la capacité de résilience d'une personne souffrante et dans ce même subtil que le soignant parviendra à dénicher ce qui reste d'étincelle du vivant pour l'accompagner dans son redressement, dans l'épaississement de sa capacité d'exister, dans le déploiement de son être[7].

Georges Yoram Ferdermann psychiatre, dont la thèse soutenue en 1985 portait sur « La lecture en hôpital psychiatrique. Son usage, sa place, ses fonctions », installé en libéral à Strasbourg et spécialisé dans les soins aux invalides de guerre (dont les « malgré-nous » ou incorporés de force), des toxicomanes et des étrangers sans-papiers, cite dans une récente interview[8] que « très tôt puis pendant ses études de médecine

[5] ESTIVIE Guillame, 2026, Documentaire « le dilemme d'Hippocrate ». La chaîne parlementaire.

[6] DESSONS Marie, MAZEAS Dominique, 2024, « A l'écoute du subtil. Clinique des états archaïques de la psyché », les éditions d'Ithaque. Présentation par les autrices organisée par la Criée Centre Artaud Reims, 15 mars 2026.

[7] Il s'agit du fondement pédagogique du Mouvement d'Art Thérapeute créé il y a 30 ans par un collectif pluridisciplinaire de professionnels du soin psychiques plaçant l'être au cœur de son processus d'individuation, ou la relation, le lien, le soutien de la parole du sujet, sont actes thérapeutiques « L'art thérapeute formé au MAT a pour ambition de pouvoir soutenir l'autre dans sa recherche de manières d'être au monde (…) il est qualifié pour accompagner l'autre dans le dépassement de ses souffrances, lui permettre de retrouver son élan vital et au-delà, d'affirmer ses possibles imaginaires et créateurs qui le constituent pleinement en tant qu'être humain ». https://le-mat.net/

[8] https://www.youtube.com/watch?v=MggsAlikyAY&list=PL0DzlpY-TIE1DHPnyXPvukPaXovt8RR8 Dans cette interview, Fanny Bauer-Motti reçoit le Dr Georges Yoram Federmann, psychiatre, pour un échange rare sur la clinique psychologique, la souffrance humaine, l'engagement éthique du soignant et les zones d'ombre de nos institutions. À partir de son parcours singulier, le Dr Federmann partage une vision de la psychiatrie profondément humaine, ancrée dans le terrain, au service des personnes les plus vulnérables : sans-papiers, exilés, personnes marginalisées, patients « sans voix ». Il y développe une conception du soin

avoir saisi que le monde était catégorisé par des gens qui prétendaient avoir un peu de connaissance, un petit peu de pouvoir et que chacun appelé à occuper une place qui lui était déléguée une fois pour toute ». Il avait choisi d'exercer son métier de manière créative « au service des usagers et non pas au service d'un pouvoir que la société lui avait donné ».

Il relate depuis ses souvenirs d'enfance au Maroc comment, en écoutant et en regardant les gnawa jouer de la musique et danser, il a appris à regarder les mendiants comme des princes : « Derrière chaque mendiant, il y a un prince et c'est ce que j'ai recherché toute ma vie… comment tu peux décider d'être au côté des frères et sœurs vulnérables plutôt que les dominer, je ne sais pas comment on tombe d'un côté ou de l'autre de la balance ».

De la balance du subtil.

Il rappelle que « la société nous laisse accroire l'idée que la famille est une protection, que l'on va s'épanouir dans une famille avec de l'amour, de la sécurité (…) alors qu'au sein de la famille il y a des dangers, des rivalités, des déséquilibres liés à la conjugalité, contrairement à ce qu'on peut laisser croire à l'école, à la mosquée, à la synagogue, dans la famille, il y a en permanence des moments d'insécurité (…) mais ce n'est pas conscientisé (…) il y a 1000 circonstances qui font qu'au sein de la famille tu es exposé à beaucoup d'interrogation, beaucoup d'incertitude, beaucoup d'angoisse et un sentiment de persécution possible (…) je vois une origine de la douleur et de la souffrance. Il y a ce côté *nécessité de se battre* pour trouver sa place et être reconnu : par qui ? qui te reconnait ? est ce que c'est la parole de ton père ? de ta mère ? est ce la société qui te délègue un diplôme et t'autorise à exercer un métier ? ou est ce toi qui trouves ton chemin et considères que tu accomplis une tâche qui te permet d'être en accord avec toi-même ? »

Il ajoute « le paradoxe, c'est que quand tu es en sécurité, tu deviens con d'une certaine manière, tu t'installes dans une forme de ritualisation qui t'empêche d'être à l'écoute de la plainte de ton frère ou ta sœur[9] ».

Faut-il - pour rejoindre son adelphité - passer un séjour dans le plus grand dénuement au fond d'une cellule sans Rolex et sans société du spectacle[10] pour découvrir qu'écrire (son journal de prisonnier) est le seul arrimage de création -encore possible- pour ne pas sombrer ? qu'accéder au subtil en soi est le seul moyen de *tenir* face à l'effondrement social et psychique ?

---

fondée sur le compagnonnage, l'écoute et la reconnaissance de l'autre comme sujet, et non comme objet de diagnostic. L'entretien aborde notamment : la psychiatrie de terrain et l'accompagnement des personnes en grande vulnérabilité les mécanismes psychiques de la domination, de la violence et de la déshumanisation la complexité humaine entre ombre et lumière, victime et bourreau les dérives possibles des expertises psychiatriques et judiciaires la responsabilité éthique du soignant face aux institutions la transmission, la filiation et l'engagement dans le soin À travers des expériences personnelles marquantes, cette conversation questionne notre rapport à la justice, à la normalité, à l'altérité et à la dignité humaine. Elle invite à penser la psychologie non comme un outil de pouvoir, mais comme un espace de résistance, de réparation et de lien. Une interview de sens et profondément humaine, destinée à celles et ceux qui s'intéressent à la psychologie clinique, à la psychiatrie, à l'éthique du soin et aux enjeux humains contemporains.

[9] https://www.youtube.com/watch?v=MggsAlikyAY&list=PL0DzlpY-TIE1DHPnyXPvukPaXovt8RR8

[10] DEBORD Guy « La société du spectacle » 1967. Ed Buchet-Chastel. Guy Debord y décrit une société où le véritable vécu est remplacé par sa représentation médiatisée, créant ainsi un « spectacle » omniprésent qui sert à propager l'idéologie dominante et à promouvoir la consommation.

Et rester ouvert à soutenir l'autre dévasté en faisant en sorte, comme nous y invite Federmann, de lui donner les moyens de prendre conscience que « la situation dans laquelle il est à un moment donné, c'est sa richesse. Et que c'est avec cette richesse qu'il va être appelé à continuer à vivre. Donc il n'a pas besoin d'être quelqu'un d'autre[11] ».

Le vivant, le subtil, la création, en réponse aux chercheurs de rentabilité, comme l'analyse très bien Roland Gori dans « La fabrique des imposteurs[12] » et « Une époque sans esprit[13] » en 2021, c'est un programme oui mais un programme à perte qui ne se contrôle pas, même si nous faisons du sport et mangeons 5 fruits et légumes par jour, même si nous sommes « reconnus » TDAH, TND ou HPI grâce à la meilleure version d'elle-même d'une classification DSM orientée par des laboratoires pharmaceutiques outre-Atlantique depuis 1952.

Ce programme, nous donne d'ailleurs chaque jour l'occasion d'angoisser un peu plus et de nous faire tant souffrir quand les proches en rejoignent (parfois trop tôt) la fin. L'angoisse existentielle et l'angoisse de la fin du programme sont une richesse universelle face à laquelle l'illusion d'être quelqu'un d'autre ne résout rien.

Elles donnent cette magnifique opportunité de réfléchir au sens de sa vie, en recherchant et accomplissant la tâche qui nous permet d'être en accord avec nous-mêmes, comme celle accomplie par chaque professionnel du système public permettant de soutenir un autre « bloqué » dans la création de lui- même, lui permettant de reprendre souffle, de reprendre sa vitalité.

La création de soi-même par soi-même est un processus complexe toutefois rendu plus fluide pour celles et ceux soutenus dans cette démarche dès leur naissance et beaucoup plus éprouvant pour ceux qui ont été lâchés au monde dès l'atterrissage.

Ils sont nombreux à atterrir et à grandir *écrasés*.

Le regard soutenant, le mot subtil d'un gardien de prison face à un homme qui a tout perdu, d'un infirmier en psychiatrie devant un adolescent qui veut en finir, d'un conseiller en insertion professionnelle face au désarroi d'un chômeur tamponné « longue durée », d'une auxiliaire de vie scolaire auprès de parents désarmés face au handicap de leur enfant, d'un éducateur de jeune enfant en foyer devant un enfant de 6 ans qui se sent seul au monde et abandonné par ses parents qui l'ont pourtant battu chaque semaine, c'est ce qui permet aux *écrasés* de réhabiter leur humanité et le monde, de reprendre souffle, de tenir à leur vie et remettre un pied devant l'autre.

Mesdames, Messieurs les décideurs de distribution de l'argent public, retenez que ce sont ces gardiens des temples publics du vivant qu'il faut soutenir pour qu'ils puissent eux-mêmes continuer de soutenir, avec engagement, la marche, cette chute sans cesse rattrapée[14], des écrasés.

[11] https://www.youtube.com/watch?v=MggsAlikyAY&list=PL0DzlpY-TIE1DHPnyXPvukPaXovt8RR8
[12] GORI Roland « la fabrique des imposteurs », 2013, Les liens qui libèrent.
[13] GAYAN Xavier documentaire « Roland Gori, une époque sans esprit » 2020.
[14] MALDINEY Henri, « La marche est une chute sans cesse rattrapée », aphorismes, henri-maldiney.org.

Ce vivant est résilient si on lui laisse un interstice pour se présenter, un espace-temps pour circuler[15] Même s'il est privé d'enseignement et de savoir, de pensée et de réflexion, nourri de tiktok ou de chatgpt, le vivant est résilient et ce que nous fabriquons aujourd'hui dans cet atelier en relève exactement.

Nous occupons l'interstice. Tels les coquelicots repoussent après le karcher.

Par ce colloque, par vos interventions et ce que l'IRTS a créé comme moments où je sais que l'on se bat pour une qualité d'enseignement et d'accompagnement relationnels des étudiants eux-mêmes dans des situations précaires qui choisissent d'entrer dans des métiers difficiles où ils vont devoir supporter et contenir la souffrance de l'autre qu'ils ne rencontreront que pendant quelques mois sur toute une vie, dans l'intime d'un bureau lors de définition d'objectifs ou de projets, tout en affichant qu'ils mettent des objets humains dans des cases de dispositifs.

Par ce colloque, vous organisez la réponse du vivant contre la confusion de la société de l'être et celle de l'avoir, contre le glissement de la norme des objets à la norme humaine et sa rentabilité érigée par l'illusion du contrôle.

Vous redonnez la place à ce qui est de plus précieux pour l'être humain et qui lui donne envie de se lever le matin, le sentiment d'exister, et ce sentiment se décide et se dessine en chacun de nous de manière très personnelle, à l'appui du lien social et de confiance et des relations de soutien qu'il va pouvoir trouver chez les professionnels et non en conséquence d'une consommation à saturation de dispositifs non articulés et non articulables.

Je voudrais dans ce mouvement témoigner d'une expérience à la fois de résilience et de changement de regard du monde professionnel sur le handicap qui existe dans le champ de la santé mentale et au sein des 40 dispositifs Un Chez soi d'Abord jalonnant le territoire national.

Il s'agit du métier assez récent de médiateur en santé pair, encore appelé pair aidant ou médiateur pair. L'origine de ce métier tient dans l'expertise de personnes rétablies d'un trouble, d'une pathologie, porté par le mouvement des « survivants de la psychiatrie », qui ont proposé de mettre le savoir expérientiel au service d'autres personnes porteuses de troubles similaires.

Le chez soi d'abord de Reims a embauché une médiatrice en santé paire en 2025. Elle s'appelle Malorie, la petite cinquantaine. Quand je l'ai rencontrée, c'était d'abord pour lui proposer un contrat en renfort pendant un an sur des missions d'aide à la quotidienneté, dont elle suivait la formation à l'IRTS et effectuait son stage au sein du pôle hébergement.

Je ne connaissais pas son parcours en psychiatrie, mais savais qu'elle avait 20 ans d'ancienneté comme aide-soignante, ce qui me laissait penser qu'elle serait assez robuste psychiquement pour supporter cette aventure. Je voyais qu'elle avait « un truc » avec les résidents. Pas de jugements, pas de gêne, pas de circonvolutions.

[15] Chorale le chant des possibles. Dis-leur que l'on soigne.2024. Collectif Défense du médico social Grand Est. https://www.youtube.com/watch?v=TR-5ZGUoZtI.

Au début de notre premier échange téléphonique elle m'a dit timidement « il faut que je vous dise quelque chose, j'ai une RQTH (…) après de longues années de suivi pour dépression, j'ai été diagnostiquée relevant de troubles de bipolarité ». Réjouie, je rétorque « c'est super, justement je recherche quelqu'un pour un CDI à temps complet de médiateur en santé pair ».

A l'intérieur des frontières de la normopathie, cette conversation pourrait paraître surréaliste. Dans la culture du subtil, cette conversation est fondatrice. Malorie met d'ailleurs plusieurs jours à « s'en remettre ».

Le stigmate d'une vie devenu promesse d'une terre fertile aux échanges pour l'équipe et les personnes accompagnées.

Comment imaginer qu'un jour le dévoilement du lien entre sa RQTH et ses troubles de santé mentale sévère allait la positionner comme pièce bâtisseuse d'une conception aboutie de la psychiatrie dans la cité. Nous avons tenté ensemble le pari de l'ouvert, de la curiosité.

Elle est devenue une professionnelle ressource pour les personnes accompagnées et pour l'équipe pluridisciplinaire. Elle sait parler des troubles, des usages et mésusages de médicaments de manière accessible et dans toute la réalité et les conséquences du quotidien de ce que ça implique comme « aucun professionnel n'avait pu le faire auparavant auprès de personnes réfractaires aux soins », d'après certains de ces interlocuteurs. Son handicap, comme le parcours de la reconnaissance de celui-ci au sein de l'univers du soin psychique, sont des expertises qu'elle met au service de sa professionnalité. Elle dira : « je ne me suis jamais sentie autant à ma place » après 6 mois d'exercice sur son poste.

Après ce témoignage de changement de regard sur le handicap en milieu professionnel, voici mes questions finales :

Comment les Universités et les IRTS vont résister et continuer d'être créateurs de la culture du subtil face à la fabrique in fine mortifère de la norme et de la rentabilité de l'humain ?

Comment vont-ils transmettre aux étudiants, futurs gardiens des temples publics du vivant, le goût de l'engagement intrinsèque aux métiers du « faire tenir » pour « faire société » ?

Comment préserver le continuum du vivant dans les transitions des métiers et des territoires ?

Bibliographie

CHAUVIN Pierre, ESTECAHANDY Pascale, GIRARD Vincent novembre 2009, La santé des personnes sans chez soi, *Plaidoyer et propositions pour un accompagnement des personnes à un rétablissement social et citoyen.* Rapport remis à Madame Roselyne Bachelot-Narquin, Ministre de la Santé et des Sports.

DESSONS Marie, MAZEAS Dominique, 2024, « A l'écoute du subtil. Clinique des états archaïques de la psyché », les éditions d'Ithaque.

DEBORD Guy 1967« La société du spectacle ». Ed Buchet-Chastel.

GARDOU Charles, 2012, La société inclusive, parlons-en ! il n'y a pas de vie minuscule. Ed Eres.

GOFFMAN Erving, 1975 Stigmate : les usages sociaux des handicaps, les éditions de minuit.

GORI Roland 2013, « La fabrique des imposteurs », Ed. Les liens qui libèrent.

MALDINEY Henri, 2001, Existence : crise et création, Ed Encre marine.

MALDINEY Henri, 2025, Entretiens au bord de l'abîme avec Caroline Gros et Christian Chaput, Revue L'ouvert numéro 16.

OURY Jean, 1989, Création et schizophrénie, Ed Broché.

Documentaires/interviews/sites internet

ESTIVIE Guillaume, 2026, « le dilemme d'Hippocrate », La Chaîne Parlementaire-assemblée nationale.

FEDERMANN Georges Yoram, 2026 interview vidéo
https://www.youtube.com/watch?v=MggsAlikyAY&list=PL0DzlpY-IE1DHPnyXPvukPaXovt8RR8_

GAYAN Xavier 2020 « Roland Gori, une époque sans esprit ». https://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/63862

PHILIBERT Nicolas, 2002, Etre et avoir. https://www.lesyeuxdoc.fr/film/1030/etre-et-avoir

PHILIBERT Nicolas, 2023, Sur l'Adamant. https://filmsdulosange.com/film/sur-ladamant/

Le Mouvement d'Art Thérapeute https://le-mat.net/